

XIV.—CONFIDENCES

Dix heures venaient de sonner à l'horloge accrochée au mur de l'atelier, un œil-de-bœuf dont l'encadrement avait été sculpté avec amour — c'était pour son fils—par M. Auguste Lebran.

Paul travaillait à l'un des deux grands tableaux qu'il destinait à l'Exposition, à celui dont nous avons déjà parlé ; c'étaient les derniers coups de crayon, le jeune artiste ne voyait plus rien à modifier dans les lignes hardies et vigoureuses de son dessin ; les personnages étaient bien placés, avaient l'attitude qu'il avait voulu leur donner et, déjà, chaque figure avait l'expression qui lui était propre, le sentiment, la vie que le pinceau et les couleurs allaient bientôt augmenter encore avec les clartés, les clairs-obs-curs, les ombres.

Paul travaillait avec d'autant plus d'ardeur que ses visites à Georgette, à sa mère, et la maladie de son père l'avaient forcé à s'éloigner de son atelier ; il tenait à réparer non pas le temps perdu, mais, autant que possible, celui qu'il n'avait pas employé à son travail.

La porte de l'atelier s'ouvrit doucement et Lucien Delteil apparut sur le seuil, en s'écriant :

—Ah ! le voilà !

Paul, qui était debout, n'eut qu'à se retourner.

—Mon cher Lucien ! dit-il, laissant voir le plaisir que lui causait la visite de son ami.

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre, les mains tendues et largement ouvertes.

—Je te dérange peut-être, dit Lucien, mais ma foi tant pis ; je tiens absolument à te voir et à causer un peu avec toi.

—Mon cher Lucien, tu ne me dérangeras jamais ; d'ailleurs, je suis au travail depuis deux heures et ne sais pas fâché de prendre un peu de repos. Tiens, nous allons fumer deux ou trois cigarettes.

Il lui présenta son étui et, les cigarettes allumées, tous deux s'assirent sur le divan.

—Ah ! tu regardes ma toile, reprit l'artiste, eh bien, qu'en penses-tu ? Donne-moi ton avis, sincère.

—Hé ! que puis-je te dire, sinon que je trouve cela superbe, magistral ! Ce n'est encore qu'une esquisse, et je me sens vivement impressionné.

—Je ne t'en demande pas davantage ; tu as du goût, de la poésie dans l'âme et ma composition te plaît.

—Oui, certes ; ce sera une œuvre, une belle œuvre.

—Je l'espère.

Il y eut un silence.

—Mon ami, reprit Lucien, en jetant dans le crachoir le reste de sa cigarette, je viens te faire ma visite d'adieu.

—Mais quand pars-tu donc ?

—Demain.

—C'est précipité.

—C'est comme ça au ministère.

—Combien êtes-vous d'ingénieurs.

—Seulement quatre avec l'inspecteur général.

—Quelle est la partie du midi de la France qui doit être le théâtre de vos études ?

—Nos travaux se limiteront au bassin supérieur du Tarn, dans le département de ce nom et dans ceux de la Corrèze et de l'Aveyron.

—On y trouve donc des choses intéressantes ?

—Très intéressantes. Il y a là, paraît-il ; des coins de pays aussi peu connus que certaines parties de l'Amérique encore occupées par des sauvages. Nous n'y avons pas encore été devancés et nous espérons y faire quelques importantes découvertes.

On trouve là aussi, dit-on, les sites les plus pittoresques, des paysages d'une incomparable beauté. Quelle belle occasion pour toi, si tu pouvais te joindre à nous ! Mais tu ne peux pas. Voilà, ajouta Lucien, montrant les toiles sur les chevalets, ce qui te retient ici.

—D'abord, pensa Paul, et autre chose.

Il reprit à haute voix :

—Mais, mon ami, il y a partout, pour le véritable artiste, des sites dont il peut s'inspirer ; j'ai découvert des paysages ravissants dans les environs de Paris. Il faut que je te montre cela.

Ils se levèrent, et Paul conduisit Lucien dans une des pièces attenantes à l'atelier, où il lui fit voir une dizaine de délicieux paysages, les uns encore à l'état d'esquisse, les autres complètement terminés.

—Mais où as-tu trouvé ces merveilles ? demanda Lucien.

—Oh ! pas très loin de Paris, à Monthléry et ses environs.

—Tu es si bien poétisé ce pays, mon cher Paul, que l'on voudrait y passer sa vie.

Da regard, Lucien furetait partout. Derrière un châssis, il aperçut le haut d'une tête de femme.

—Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il ; est-ce aussi un souvenir de Monthléry ?

Paul sourit et répondit :

—C'est plus qu'un souvenir, mon ami, car il y a là une partie de moi-même ; c'est un portrait de jeune fille que je n'ai encore montré à personne, pas même à mon père, mais que tu vas voir.

Avec une sorte de pieux respect Paul dégagea le portrait de Georgette, le prit, entra dans l'atelier suivi de Lucien et plaça la toile sur un chevalet, lui donnant le jour qui convenait à la peinture.

—Maintenant, dit-il, regarde.

Lucien ne put retenir un cri d'admiration.

N'est-ce pas quelle est belle ? dit l'artiste.

—Si belle, mon ami, que je ne puis croire que tu t'es borné à copier la réalité.

—Ah ! tu penses que je l'ai flattée ? Eh bien, non. C'est sa figure, ce sont ses traits ; mais je ne suis pas arrivé à rendre comme je l'aurais voulu la douceur mélancolique et rêveuse de son regard, l'expression adorable de sa physionomie, comme il m'a été impossible de reproduire avec mes pinceaux le charme irrésistible qui se dégage de toute sa personne. Si grand que soit le talent de l'artiste, il ne peut saisir que le reflet de la pensée de son modèle : la pureté du cœur, les beautés de l'âme lui échappent.

—Tu enverras ce portrait au Salon ?

—L'envoyer au Salon pour l'exposer aux naïves réflexions des badauds, jamais de la vie !

—Je te comprends. Quel est le nom de cette belle jeune fille ?

—Elle s'appelle Georgette.

—Et elle habite à Monthléry ?

—Oui.

Lucien regarda fixement son ami.

—Pygmalion, dit-il, devint amoureux de la statue de marbre créée par son ciseau et obtint des dieux qu'ils lui donnassent la vie ; toi, Paul, sans le secours d'aucun dieu, si ce n'est celui de ton génie naissant, tu as donné la vie à ta peinture ; mais tu ne ressembles point à Pygmalion, ce n'est pas le portrait que tu aimes, c'est celle dont tu as si admirablement reproduit les traits charmants. Paul, tu es amoureux de Mlle Georgette.

—Je n'ai rien à te cacher, mon ami ; oui, je l'aime, je l'aime, je l'adore !

—Comment as-tu découvert cette merveille ?

—Un jour, — c'était peu de temps après notre aventure de Bongival, — elle m'est apparue tout à coup dans un cadre de verdure, au bord d'une petite rivière, dans tout le rayonnement de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté.

—Voilà ! Et pourtant tu te croyais invulnérable.

—Je n'ai jamais dit cela,

—Soit, mais tu pensais que la passion de l'art était chez toi trop absorbante pour permettre à une autre de prendre une place dans ton cœur.

—Oui, mais ce n'est pas ce que je pensais qui pouvait rien empêcher. Le jour où je vis Georgette pour la première fois comme je viens de te le dire, l'impression qu'elle produisit en moi fut instantanée et très vive, c'était comme un brusque reveil qui se faisait dans mon âme ; déjà j'avais d'autres pensées, d'autres idées, et la perception d'une multitude de choses nouvelles. C'était comme si j'eusse fait mon entrée dans un monde d'où j'avais été exilé ; il n'était pas jusqu'à la nature qui ne me parût changée : la verdure était plus belle, les fleurs plus jolies, l'air plus pur, le soleil plus éclatant, les oiseaux avaient des chants plus mélodieux ; enfin tout me semblait plus beau.

J'étais saisi d'une ivresse infinie, j'éprouvais des sensations délicieuses, qui jusqu'alors m'avaient été inconnues ; je me laissais aller à une douce extase de l'âme et je m'abandonnais tout entier à la joie de vivre.

Si ce n'était pas encore l'amour, cela y ressemblait beaucoup ; mais je revis Georgette, irrésistiblement entraîné vers elle par la profondeur attirante de ses grands yeux noirs, et bientôt je compris que je l'aimais de toute la puissance qui est en moi, avec toutes les ardeurs de mon âme.

Ah ! l'amour, mon cher Lucien, l'amour est le premier et le meilleur des dons que Dieu ait fait à l'homme ! Mais si je besoin de te parler de ce que tu sais aussi bien et depuis plus longtemps que moi.

Lui, géneur saisit la main de l'artiste.

—Ainsi, dit-il, nous aimons tous les deux.

—Je n'ai plus cela à t'envier, fit Paul.

—Tu es aimé

—Oui.

—Et tu veux en faire ta femme ?

—Tu me connais assez pour ne pas en douter un seul instant !

—As-tu été agité par la famille ?

—Georgette est orpheline et sans famille.

—Comme Emilienne.

—Georgette est une enfant abandonnée, qu'une brave et honnête femme a recueillie et élevée ; cette femme est morte.

—Comme Marguerite Lormont. Ah ! mon cher Paul, nous pouvons nous donner la main ; nous sommes à peu près dans le même cas, et que de rapprochements à établir entre celles que nous aimons ! Toutes deux abandonnées, toutes deux sans fortune, toutes deux sans famille, sans nom....

Comme il y a dans la vie des choses dououreuses et qui se ressemblent ! Georgette et Emilienne n'ont jamais connu la douceur des caresses d'une mère ; par suite de quelles circonstances ont-elles eu l'une et l'autre la même destinée ?

Lucien avait prononcé ces paroles avec un accent de tristesse profonde.

—Ah ! reprit-il avec animation, comme je comprends bien que tu aimes Mlle Georgette ! Comme nous avons bien les mêmes sentiments, les mêmes idées ! Ah ! nous voyons autre chose qu'une dot, que la fortune, nous ! Comme moi, mon cher Paul, ton cœur t'a conduit, — irrésistiblement, tu l'as dit, — vers la beauté, la grâce sans doute, mais plus encore surtout vers une déshéritée. Nous avons compris l'un et l'autre que nous pouvions réparer une grosse injustice du sort. Va si nous avons les mêmes sentiments et les mêmes idées, c'est que nous avons la même façon d'envisager la vie.

—C'est vrai, Lucien.